

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band: 45 (1995)
Heft: 2

Artikel: Les retrouvailles de la biographie et de la nouvelle histoire
Autor: Bugnard, Pierre-Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-81132>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les retrouvailles de la biographie et de la nouvelle histoire

Pierre-Philippe Bugnard

Zusammenfassung

Die Biografie ist von Vertretern der «Annales» mitunter ziemlich gering geschätzt worden, weil das unvorhersehbare Verhalten von Individuen gewissermassen das Gegenstück zum strukturellen Ansatz bildet. Manch prominenter Vertreter dieser Schule hat sich inzwischen jedoch wieder der Biografie zugewandt. Beim Verfolgen der historiographischen Entwicklung der siebziger Jahre von Bouvines bis Duby bemerkt man die wachsende Verknüpfung der vormals getrennten Welten der «nouvelle Histoire» einerseits und der scheinbar traditionellen Ereignisgeschichte und Individualgeschichte andererseits. Darf man daraus schliessen, dass die «Histoire totale» inskünftig nicht mehr ohne diese zuvor ausgeklammerten Dimensionen der Geschichte auskommt? Sofern man nicht erneut einem engen Positivismus verfällt, kann man die Wiederentdeckung des Biografischen als jüngste Wende eines bald von Anziehung, bald von Ablehnung geprägten Verhältnisses begrüssen.

1. Retrouvailles?

Parler de retrouvailles, c'est admettre d'emblée qu'il y avait union, et qu'il y a eu séparation. On sait que le duo événement-individu, ossature de l'approche biographique classique, a déjà fêté ses quinze ans au moins de «retour» au sein de la nouvelle histoire, un retour que Jacques Le Goff estime «le plus consensuel» de tous, «en apparence» du moins¹. Parallèle-

1 Jacques Le Goff (éd.): *La Nouvelle Histoire*, Paris, Editions Complexe, 1988, p. 15. On y trouvera aussi une bibliographie sommaire sur les «retours», p. 21–22. Les «Actes du Colloque de la Sorbonne» de mai 1985 consacrés aux *Problèmes et méthodes de la biographie*, épuisés, absents du catalogue des bibliothèques du groupe SIBIL romand, n'ont pas été utilisés ici.

Un retour de la biographie salué en Suisse dès le début des années 1980 avec – comme le constate Etienne Hofmann – «la biographie (qui) nous revient pimpante (...) solidement enca-

ment, c'est bien le courant historique qui a le plus douté peut-être de l'influence des personnalités, en particulier dans sa mouvance de l'école des Annales, qui s'est lui-même construit une image médiatique culminant dans l'hommage à ses pères fondateurs ou dans l'ego-histoire édifiancée de ses propres Autorités². Le paradoxe a naturellement été souligné comme celui du culte rendu par une école volontiers orientée vers les forces impersonnelles aux empereurs mêmes qui l'ont illustrée³.

A propos de la distinction école des Annales / nouvelle histoire, faut-il rappeler que depuis les années 70 au moins, la mathématique, la grammaire (et même la cuisine!), après la linguistique, la pédagogie ou le roman et avant la philosophie peut-être, ont eu en commun avec l'histoire une fortune ostensiblement «nouvelle»? Depuis lors, les «vieilles» Annales ont été couramment associées au néologisme récurrent de «nouvelle histoire». Il s'est produit qu'au moment où les héritiers de Braudel – la fameuse troisième génération – ont repris le flambeau, vers 1970, ils se sont retrouvés classés schématiquement dans l'appellation «nouvelle histoire». Cela s'est accompagné d'un éclatement des frontières de l'école, d'un «émiettement»⁴.

2 Biographie et nouvelle histoire: rupture et accommodements

2.1. Le renversement des trois idoles et le «crime» des nouveaux historiens

L'histoire a-t-elle jamais caché ses prétentions à l'herméneutique contre la subjectivité induite de l'individualisation? La tentative de Dilthey d'accorder à la recherche historique un droit à l'expérience psychologique conservera un goût de pure réaction au réductionnisme positiviste. Ce n'était somme toutes pas négligeable⁵. Mais pour les pionniers des An-

drée par les servants de la "nouvelle histoire": «La biographie: vers un renouveau d'un genre décrié?» (Etienne Hofmann), *L'homme face à son histoire*, Cours général public 1982–1983, Publications de l'Université de Lausanne, Lausanne, Payot, 1983, p. 77–93. Une réflexion qui traite de front – et avec clarté! – la question du rôle de l'individu dans l'histoire à travers l'historiographie du genre biographique, question abordée ici en filigrane.

2 Voir surtout *Essais d'ego-histoire* (Collectif), Paris, Gallimard «Bibliothèque des Histoires» 1987.

3 Hervé Coutau-Bégarie: *Le phénomène nouvelle histoire. Grandeur et décadence de l'école des Annales*, Economica, 2^e éd. 1989, p. XX.

4 Voir François Dosse: *L'Histoire en miettes. Des «Annales» à la «Nouvelle histoire»*, Paris, La Découverte, 1987. Pour simplifier, je ne distinguerai pas les expressions «école des Annales» – ou «Annales» – et «nouvelle histoire», et j'utiliserai cette dernière sans majuscule ni guillemets. Les deux acceptions recouvrent bien le même mouvement, double, de réaction à l'histoire traditionnelle et de tentative, jamais achevée, d'histoire «globale». Mais je ne voudrais pas, ce faisant, estomper la distinction entre les pures Annales et la nouvelle histoire au sein de laquelle le courant pionnier s'est ensuite diversifié.

5 Voir Sylvie Mesure: *Dilthey et la fondation des sciences historiques*, Paris, PUF, 1990. En particulier: «La critique du réductionnisme immédiat: Dilthey lecteur de Comte», p. 33–54.

nales, dans les années trente, il s'agit bien de redorer le blason de l'histoire en relevant le défi de la sociologie triomphante. Or la quête d'un statut scientifique entraînait de tourner le dos à l'histoire «traditionnelle», et en particulier à récuser le rôle des personnalités dans le devenir historique. Le genre biographique restait trop compromis par le hasard qu'impliquait l'intervention individuelle, peut-être et surtout d'exception: où était alors la science, puisque la science cherche à énoncer des lois dans une perspective prospective? Il en résulta du mépris pour le genre biographique en particulier et pour l'histoire politique en général, lieu privilégié de l'incarnation événementielle et biographique. L'étude des groupes humains devait primer celle des individus. Le programme fondateur était donc bien de «renverser les trois idoles: la biographie, la chronologie et la politique»⁶. Bien entendu, *Les rois thaumaturges*, *Luther* ou *Rabelais* sont encore là pour nous rappeler, si besoin était, que ni Bloch, ni Febvre n'ont dédaigné la voie biographique quand elle conduisait à la compréhension d'un système culturel. Mais ce n'est pas ce que l'historiographie semble avoir retenu d'abord.

Les nouveaux historiens – il fallait «tuer pour vivre» reconnaitra Le Roy-Ladurie – ont par conséquent, effectivement, procédé à une mise à mort de l'histoire événementielle et de la biographie dite «atomistique». Un assassinat avec toutefois une circonstance atténuante: référence naturelle de l'histoire traditionnelle, la biographie devait se confiner aux approches diachroniques et à l'étude des grands hommes. Le genre mena donc une existence parallèle en marge de la nouvelle histoire au point que les rares thèses qui osaient encore s'y accrocher commençaient par un mot d'excuse pour avoir abordé un genre réputé dépassé, donc non universitaire⁷. Je me souviens avoir moi-même présenté la partie narrative de ma thèse en prenant cette petite précaution, encore en usage vers 1980, non sans avoir sacrifié à l'autre volet du rituel: le coup de chapeau à la nouvelle histoire!

Les historiens helvétiques n'ont-ils pas, de leur côté, participé à la mise à mort, notamment avec la *Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses* à propos de laquelle Marc Ferro observait qu'on y trouvait «ni Paracelse, ni Calvin»⁸? La formule ne vaut certainement pas pour tout l'ouvrage et on peut penser que la dimension «histoire de la Suisse», suggérée dans la première moitié du titre, invite comme à accompagner sur la scène historiographique le retour alors déjà fort engagé de l'événement et des individus agissants. Cela sans négliger le poids des forces profondes du volet

6 François Dosse: «Les “Annales” ne sont plus ce qu'elles étaient», *L'Histoire* 121 (1989), p. 73.

7 Hervé Coutau-Bégarie: *Le phénomène nouvelle histoire*, p. 204–205.

8 *Le Nouvel Observateur*, édition internationale 23 mars 1984, p. 92.

«histoire des Suisses», révélateur de l'irruption des grands anonymes dans un champ historique qui constituait alors la dernière parue des grandes histoires nationales. Il est vrai que si l'exclusion de l'individu est aisée dans les études thématiques, elle devient plus problématique au niveau d'une histoire générale. Et au lieu de simplement taire le rôle des grands hommes, le risque existe alors soit de les rendre velléitaires, soit d'en dénaturer l'action en les chargeant indûment face à l'histoire. Il faut bien reconnaître que la *Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses* a su éviter ce double écueil.

Toujours est-il qu'en repoussant l'événement non quantifiable, la nouvelle histoire renonçait à une mise en forme traditionnelle, le récit, et à un débouché naturel, le politique. L'étude des volontés individuelles était sacrifiée sur l'autel des comportements collectifs et des tendances profondes, l'étude des mentalités préférée à l'histoire traditionnelle des idées⁹.

2.2. Les tyrans et l'aversion pour la biographie

Ce type d'approche répondait-il à une tactique des historiens tributaires d'un nouveau besoin des sociétés dont ils restent finalement les chroniqueurs? Il faut donc se demander s'il n'y a pas là, aussi, une conséquence lointaine ou indirecte de la conjoncture totalitaire du premier XX^e siècle. L'étude des anonymes fondus dans les masses embrigadées aurait bien pu primer celle du leader, de son culte, de ses responsabilités, donc de sa culpabilité.

On sait qu'un des traits majeurs du XIX^e a été de marquer sa foi pour un progrès permanent, sous l'égide de la science, avec la perspective quasi infinie des Etats-Nations prolongeant leur civilisation dans l'impérialisme. Or 14-18 sonne le glas de l'optimisme béat. Valéry décrète que «les civilisations sont mortelles» et Spengler raisonne sur *Le déclin de l'Occident* (1919). Bientôt, Toynbee place la décadence comme l'issue inéluctable et répétée de son histoire cyclique (1934), alors qu'Huizinga argumente sur *Le déclin du Moyen Age* (1929).

Un demi-siècle plus tard à peine, en pleine apogée des Annales, Marrou (1977) présente les III^e et IV^e siècles comme une période de transition, et non plus de décadence, qui mène à la société médiévale. Certains historiens poussent la revalorisation. Ils font du Moyen Age lui-même une ère de prédilection bientôt magnifiée par une résurgence «néogothique» dont

⁹ Voir «Mentalités» in Georges Duby: *L'histoire continue*, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 115-125, ainsi que les références bibliographiques fournies par Geoffrey E. R. Lloyd, in *Pour en finir avec les mentalités* (traduit de l'anglais par Franz Regnot), Paris, Editions la découverte «Textes à l'appui», 1993, p. 14.

la finalité découle surtout d'un besoin d'en finir avec la présomption du «moyenâgeux». Il a fallu que le prince des médiévistes se fende d'une tirade reléguant au rayon de la «mièvrerie» les Moyen Age de Jeanne Bourin et de Régine Pernoud¹⁰. Et s'il n'y a donc plus de décadence, pourquoi devrait-il y avoir encore une histoire? On ne s'étonnera donc pas qu'il en fût même annoncé la fin¹¹!

Et l'histoire quantitative, en révélant le permanent imperceptible à l'aune de l'événement isolé ou de l'individu anonyme, a peut-être autant contribué à disqualifier la notion de décadence qu'à galvauder celle du héros. Par ailleurs, si l'on admet qu'une ère de grande mutation peut accroître l'intérêt des historiens pour les civilisations moribondes, l'époque suivante, marquée par le rôle de dictateurs sanguinaires, aura bien pu, de son côté, contribuer à détourner les historiens de la biographie. «Il y a des gens qui écrivent l'histoire du national-socialisme sans même se dire un instant qu'une personne comme Hitler a vécu», observait Waldemar Besson¹². L'omission biographique rend sans doute plus aléatoire l'établissement des responsabilités individuelles, «l'idéologie, si meurtrière soit-elle, ne (suffisant) pas à rendre compte du passage à l'acte»¹³. Mais une «historicisation» trop exclusive peut conduire aux mêmes effets, soit à considérer la «solution finale», par exemple, comme «négligeable», du moins en a-t-on fait le reproche¹⁴. Toujours est-il que ni le besoin de soutenir le tyran ou son mythe par un procédé hagiographique, ni le désir de démonter les mécanismes de la monstruosité totalitaire dans une histoire du type nouvelle – tels en Allemagne le «Projet bavarois» et l'*Alltagsgeschichte* – ne peuvent être assouvis par des historiens éprouvant pour leur objet soit de la fascination, soit de l'horreur.

Sur un autre plan, la longue durée, en particulier depuis Braudel, devient une pièce maîtresse de la nouvelle histoire. Elle représente l'idée décisive pour dépasser le particulier en renonçant à faire de l'événement isolé le pivot de la recherche. A partir de là, tout s'enchaîne: plus d'événement plus de récit, plus de récit plus de politique, plus de politique donc plus d'avènement. Les révolutions, comme les totalitarismes, sont diluées

10 «L'exercice de la liberté», interview de Georges Duby in «Le style et la morale de l'histoire», *Magazine littéraire* 189 (novembre 1982), p. 25.

11 Francis Fukuyama: *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 1992, pour l'édition française.

12 Waldemar Besson: *L'historien entre l'ethnologue et le futurologue* (1972), p. 55, in Coutau-Bégarie, *Le phénomène nouvelle histoire*, p. 37-38.

13 Pierre Vidal-Naquet: dans sa préface à Arno J. Mayer, *La «solution finale» dans l'histoire* (traduit de l'anglais par Marie-Gabrielle et Jeannie Carlier), Paris, Editions La Découverte, 1990, p. III.

14 Otto Dov Kulka cité in Ian Kershaw: *Qu'est-ce que le nazisme? Problèmes et perspectives d'interprétation* (traduit de l'anglais par Jacqueline Carnaud), Paris, Gallimard Folio/Histoire, 1992, p. 288 (Edward Arnold 1985, 1989 pour l'édition originale anglaise).

dans les conceptualisations sociologiques; la vigueur du politique est estompée par les tableaux bucoliques des séries statistiques! Et bien entendu, sans révolutions, plus de héros porteurs de libertés; de même que sans tyrannies, plus de dictateurs. Dans un cas comme dans l'autre, plus de biographies: les forces profondes se substituent aux personnalités dans le moteur de l'histoire, d'une histoire qui devient, vue d'ici – et l'expression fera florès –, quasiment «immobile».

2.3. *Biographie: la portion congrue dans la nouvelle histoire*

Indice révélateur, la part des articles consacrés par la revue *Annales* au genre «biographie» se monte à 0,3% des pages entre 1929 et 1976. La *Revue historique* (2,9% de 1929 à 1976, mais encore 8,6% de 1929 à 1945 contre 0,1% de 1969 à 1976) et la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* (1,65% de 1957 à 1976) concèdent également à la biographie la portion congrue¹⁵.

Et qu'en est-il de la part réservée par le genre qu'on pouvait croire naturellement porté sur le rôle des personnalités: l'histoire immédiate? Jean-François Soulet et Sylvaine Guinle-Lorinet observent que «la rencontre avec des personnages clefs, aux responsabilités et à l'envergure exceptionnelles, compte parmi (ses) premières motivations»¹⁶. Insignifiante dans la *Revue historique* et la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* – respectivement 1,5% et 0% des pages –, la part des articles consacrés à l'histoire immédiate est en forte diminution dans les *Annales*: 21,7, 17,7, 8,5, 5,7% par tranches de 16 puis de 3 fois 7–8 ans entre 1929 et 1976, baisse opérée – essor de la démographie historique oblige – au profit de l'Ancien Régime en particulier.

Si les trois principales revues historiques françaises savantes se distinguent donc assez peu quant à l'importance qu'elles accordent soit à la biographie, soit à l'histoire immédiate, elles se démarquent en revanche quant à l'intérêt (ou au désintérêt) qu'elles portent à l'histoire politique, autre genre voué par nature à la stratégie et notamment au rôle des leaders: 3,6% d'histoire politique dans les *Annales* contre 42,2 et 46,2% aux deux autres revues, pour les périodes déjà citées.

D'ores et déjà, et bien que l'enquête ne porte que sur un aspect de la production – les articles de revue –, il faut remarquer que si la biographie est effectivement peu présente dans l'histoire nouvelle, l'histoire politique en revanche a constitué jusqu'aux années 1970, et contrairement à une

15 François Dosse: *L'histoire en miettes*, p. 46–47; J.-F. Soulet, Sylvaine Guinle-Lorinet: *Précis d'histoire immédiate. Le monde depuis la fin des années 60*, Paris, Armand Colin, 1989, p. 30.

16 *Précis d'histoire immédiate*, p. 20–22.

croyance répandue, la part du lion dans les menus de deux parmi trois grandes revues savantes. Son éviction resterait un fait imputable aux seules *Annales*, ou alors, ayant quasiment banni l'histoire politique de leurs objets, les *Annales* auront pratiqué l'exclusion du traditionnel la plus forte.

2.4. Événement traditionnel et nouvel événement

L'événement reste la clef de la périodisation traditionnelle qui scande encore aujourd'hui le cours de l'histoire scolaire et universitaire: la chute de Constantinople marque la fin du Moyen Age dans les manuels scolaires classiques, de même qu'une chaire d'histoire contemporaine s'occupe en principe du temps qui s'est écoulé depuis la Révolution française. L'événement qui agence le temps historique, c'est traditionnellement autant l'événement mémorable qui a trait à la vie des personnalités – naissances, mariages, décès illustres – que celui, symbolique, qui a forgé la nation – victoires, «belles journées» qui ont fait le pays. L'histoire événementielle est en particulier indissociable de la narration et de la biographie. Elle structure aussi l'histoire politique, une histoire politique descriptive et psychologique, individuelle (biographique) et chronologique, non analytique.

Et puisque dans cette optique, c'est bien le passé – par l'action des illustres ancêtres – qui nous a faits, tandis que le présent est inquiétant, il faut donc fonder l'histoire sur l'étude d'un passé soigneusement séparé du présent, dominé par la «tyrannie de l'événement»¹⁷. A cet égard, le travail des positivistes du siècle dernier n'a-t-il pas eu notamment comme finalité, sans doute inconsciente, d'exorciser les périls du présent «en n'accordant à l'événement droit de cité que dans un passé inoffensif», idéalisé¹⁸? Occupé à collectionner les événements dignes de mémoire, l'historien participait à la construction d'une psychologie collective mobilisatrice: riche de ses hauts faits, la Nation dont il brossait les tableaux édifiants devenait glorieuse.

En dénonçant «l'idole politique» (Simiand, 1903) – ce qui n'est pas nouveau, Voltaire, sans remonter plus haut, l'avait déjà fait – les nouveaux historiens se sont penchés sur des événements non plus seulement politiques, mais aussi économiques, sociaux, culturels, non plus seulement isolés ou même mis à la suite pour en déterminer le lien de causalité, mais

17 Pierre Nora: «Le retour de l'événement» in *Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1974, vol. 1, p. 212–213.

18 Pierre Nora: «Le retour de l'événement», vol. 1, p. 212–213

disposés en séries statistiques, et non plus seulement ponctuels, insérés dans une diachronie, mais perçus dans différents rythmes d'évolution, synchroniquement, de la structure à la conjoncture. Finalement, et pour aller vite, on a assisté à un basculement épistémologique dont une des dernières conséquences a sans doute résidé dans l'abandon de la distinction entre culture savante et culture populaire: l'histoire des mentalités, en mettant par exemple de vulgaires massacreurs de chats dans une même logique d'analyse que le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, plaçait des expressions individuelles de toute nature au service de la compréhension d'un langage général. L'anthropologie historique trouvait dans l'application de ce principe une «rigueur propre»¹⁹, une méthode pour dévoiler le «mirage» de l'uniformité des pensées primitives et percer les analogies qui les relient à nos propres mentalités²⁰.

2.5. *Biographie, sociétés traditionnelles et sociétés industrialisées*

Si l'on veut suivre, même brièvement et en acceptant de simplifier beaucoup, l'évolution de la fonction attribuée à la biographie dans l'historiographie, on dira que pour les sociétés traditionnelles, l'individu qui n'occupe pas une place éminente par sa naissance n'a pas de personnalité. Dans ces sociétés d'ordres fondées sur l'inégalité, le commun et l'aristocratie ne sont donc pas de la même race²¹. Par ailleurs, la pénurie peut engendrer la soumission et la guerre, au besoin, tant on reste hanté par la crainte de manquer. Il faut aussi une religion consolatrice. Quant aux chefs, ne doivent-ils pas thésauriser pour paraître et asseoir leur légitimité? Dans ces conditions, faut-il tenir la biographie pour un genre historiographique propre aux sociétés traditionnelles? En d'autres termes, la biographie – saga ou hagiographie – joue-t-elle dans ces sociétés un rôle social en rendant héroïque le chef de guerre et le saint protecteur?

En Europe, pendant longtemps, noblesse et bourgeoisie ont été considérées comme antagonistes, ce qui a favorisé une interprétation dialectique de l'histoire²². Mais la notion d'élites renouvelle la réflexion historique: ce n'est plus les hauts faits des «grands hommes» mais la simple vie des humbles, des ruraux, des ouvriers qui attire l'attention. Au siècle dernier, en parallèle au roman, cela s'est notamment traduit dans les nouveaux

19 Robert Darnton: *Le grand massacre des chats. Attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, Robert Laffont, «Les hommes et l'histoire» (traduit de l'américain par Marie-Alyx Revellat) 1984 pour l'édition américaine.

20 Geoffrey E. R. Lloyd: *Pour en finir avec les mentalités*, p. 217.

21 Voir Jean Walch: *Historiographie structurale*, Paris, Masson, 1990, p. 321–322.

22 Voir l'article «Elite» de G. Chaussinand-Nogaret in *Dictionnaire des sciences historiques* (dir. André Burguière), Paris, PUF, 1986, p. 242–245.

objets de l'école picturale réaliste: une fois le scandale passé, *L'Enterrement à Ornans* ou *L'Angélus* ont réussi à imposer jusqu'aux salons officiels le goût pour le naturel, les obscurs et le quotidien.

En se tournant vers les masses, les historiens découvrent à leur tour l'existence d'une relation entre dominants et dominés. L'évolution vers une histoire «totale» dans la durée permet de mieux comprendre les mutations qui accompagnent la transition des sociétés d'ordres vers les sociétés de notables, puis vers la démocratie. En Occident, la noblesse fondée sur l'hérédité est remplacée par une élite recherchant la propriété, elle-même peu à peu supplantée par la notion de compétence fondant la démocratie. Schéma sommaire: la noblesse n'exclut pas le mérite, ni la démocratie n'étend son respect à toutes les formes du savoir ou des savoir-faire. Jusqu'aux prémisses de l'industrialisation, la noblesse était l'élite officielle et réelle, légitimée par l'hérédité, «la force de la semence» du *Traité de la noblesse* de La Roque (1678), et l'éducation, «qui élève l'esprit au-dessus de ceux du commun»²³.

En France, le XVIII^e siècle confirme la longue transition d'une noblesse héréditaire vers une élite fondée sur la fortune, s'épanouissant dans la première moitié du XIX^e siècle. On cherche alors, en bourgeois-gentilshommes, à réconcilier naissance, propriété et talent autour du libéralisme. La propriété et bientôt la fortune mobilière, puis le capital industriel, sont à l'origine de la nouvelle classe supérieure, élargie, tout en dressant une barrière entre elle et les autres: nobles ou roturiers, chacun eut accès à la considération et à l'autorité, pourvu qu'il fût grand propriétaire. Alors le savoir comme compétence intellectuelle et technique, par sa diffusion dans l'école, donne théoriquement au plus grand nombre une chance de promotion, jusqu'à conférer aux sociétés libérales une stabilité de l'ordre et une garantie de dynamisme par de nouvelles élites, plus élargies encore.

2.6. *L'histoire des masses: une biographie du plus grand nombre?*

Faut-il s'étonner que les biographies des grands hommes aient alors cédé le pas aux «biographies» du grand nombre? Car l'histoire des masses, même quantitative, même anonyme, est-ce radicalement autre chose que la biographie du plus grand nombre? Ne révèle-t-elle pas aussi une mentalité, «collective», dont on voit mal pourquoi les caractères profonds ne restitueraient pas au moins autant la vie de l'histoire que ceux d'un grand aristocrate? N'assouvit-elle pas ce «besoin de (s)'intéresser à tous les

23 Père Ménestrier: «Les diverses espèces de noblesse et les manières d'en dresser les preuves», (1635) in G. Chaussinand-Nogaret, *«Elite»*.

hommes», comme le reconnaît Pierre Goubert en introduction de *Beauvais et le Beauvaisis*²⁴?

Après sa thèse publiée en version brève sous le titre déjà plus adapté de *Cent mille provinciaux du XVII^e siècle*²⁵, Goubert n'a-t-il pas fait des paysans de 1700 le grand personnage de son *Louis XIV et vingt millions de Français*²⁶? Mais en révélant les exactions fiscales, le gouvernement ruineux, les famines, les misères de la guerre et les soulèvements, sacrifiant à l'idéologie du «common man», Goubert perpétrait pour les purs biographes un crime de lèse-majesté contre le Roi-Soleil. Ceux-ci réagissent en publiant vingt ans plus tard, chez le même éditeur (Fayard) – les éditeurs n'ont pas leur pareil pour dépister les évolutions du goût – un *Louis XIV* où François Bluche²⁷ étale en quatre fois plus de pages qu'il n'en avait été nécessaire à Goubert pour ses vingt millions de Français, toute la vie d'un seul roi! La revanche est consommée: «où est donc passé le roi?» s'offusque-t-on en 1966... «où sont donc passés les vingt millions de Français?» s'étonne-t-on en 1986! Enfin, au plus fort de ces incessantes reconstructions de l'événement, *Le dimanche de Bouvines* vint.

2.7. Le «Dimanche de Bouvines»: l'emblème de la réconciliation

Si Duby avoue «façonner de l'histoire sans beaucoup se soucier de théorie», et même sans «en avoir aucune», il reconnaît aussi que la biographie a souvent été pour lui «une très forte tentation», mais que c'est «terriblement difficile». Scrupule d'un savant parmi les plus médiatisés de la troisième génération des Annales, toujours est-il que l'auteur du *Temps des cathédrales* attribue à l'insuffisance documentaire l'impossibilité de toute entreprise biographique sur sa période²⁸. Finalement, s'il accepte de présenter pour Gallimard une des «trente journées qui ont fait la France», la bataille de Bouvines, il n'était pas question pour lui «de raconter l'événement», tâche déjà accomplie par Lavis auquel il renvoie, mais bien de s'en servir «comme d'un révélateur»²⁹.

C'est à se demander comment ont bien pu faire les biographes de saint Louis ou de Philippe Auguste, un Philippe Auguste d'ailleurs présent dans *Le dimanche de Bouvines*³⁰, mais comme en filigrane. Jacques Le Goff

24 Pierre Goubert: *Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730. Contribution à l'histoire sociale de la France au XVII^e siècle*, Thèse Lettres, Paris S.E.V.P.E.N. 1960, (653 p.), p. VII.

25 Pierre Goubert: *Cent mille provinciaux au XVII^e siècle, Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730*, Paris, Flammarion, 1968, 439 p.

26 Pierre Goubert: *Louis XIV et vingt millions de Français*, Paris, Fayard, 1966, 252 p.

27 François Bluche: *Louis XIV*, Paris, Fayard, 1986, 1039 p.

28 «L'exercice de la liberté», p. 19–25.

29 Georges Duby: *L'histoire continue*, p. 152–153.

30 Georges Duby: *Le dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1973, 302 p.

lui-même souligne combien «l'économie, la structure sociale, le fait militaire aussi bien dans sa technologie que dans son idéologie, la politique, les valeurs idéologiques et imaginaires», soit tous les éléments d'un système ordonné pour une «démonstration exemplaire des horizons ouverts par les nouvelles méthodes de l'histoire»³¹, combien donc tout cela se combine pour produire *Bouvines*. Et Le Goff – du moins dans cet éloge-là à *Bouvines* – de réduire aussitôt le seul véritable rôle personnel dévolu aux chefs de guerre en lice – le choix du moment – à «un effet du hasard»! Décision certes sacrilège – une bataille dominicale – mais qui pourrait pourtant parfaitement entrer dans la stratégie d'un empereur excommunié. Le cas échéant, où résiderait alors le hasard?

Finalement, l'approche est-elle la chose essentielle du moment qu'on se met d'accord sur l'objet? C'est bien ce que suggère Eric Hobsbawm dans sa fameuse réponse à Lawrence Stone sur la «nouvelle vieille histoire» issue d'un «retour du récit»: «There is not necessary contradiction (...) between Duby's general works on feudal society and his monograph on the battle of Bouvines (...). There is nothing new in choosing to see the world via a microscope rather than a telescope. So long as we accept that we are studying the same cosmos, the choice between microcosm and macrocosm is a matter of selecting the appropriate technique.»³² On peut s'en convaincre en relisant les dernières pages des *Trois ordres*: Bouvines y est présenté comme l'événement qui cristallise la figure trifonctionnelle en l'incarnant dans les institutions, d'une part, et qui projette Philippe en «vrai César», avec le pape, à la tête du destin de la chrétienté, d'autre part³³. Au tournant des années 80, l'historien ressort sa lentille grossissante. On sent tout proche «la réhabilitation de l'événement» – l'expression a été reprise aussi par Le Goff³⁴ – qui accompagne celle du narratif et du biographique. Et Coutau-Bégarie³⁵ n'a évidemment pas manqué d'opposer le Duby pour qui dans la dernière Histoire de France-Hachette³⁶ Bouvines fut «une vraie bataille, une victoire éclatante», et le Duby pour lequel, quinze ans à peine auparavant, le temps avait raison de chasser les batailles de sa mémoire. Le non-événement Bouvines 1973 devenait l'événement Bouvines dans le Duby-nouveau 87³⁷! Mais la réconciliation du fait historique brut avec les structures semble plus avancée que celle

31 Jacques Le Goff: «Le dimanche de Bouvines» in «Le style et la morale de l'histoire», p. 31.

32 Eric J. Hobsbawm: «The Revival of Narrative: Some Comments» in *Past & Present* 86 (février 1980), p. 7.

33 Georges Duby: *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, Gallimard, 1978, p. 414.

34 Jacques Le Goff: «Le dimanche de Bouvines» in «Le style et la morale de l'histoire», p. 31.

35 Hervé Coutau-Bégarie: *Le phénomène nouvelle histoire*, p. XI-XII.

36 Paris 1987, vol. 1, p. 263.

37 François Dosse a lui aussi souligné ce retournement in *Les «Annales» ne sont plus ce qu'elles étaient*, p. 71.

qu'on pourrait attendre, et qu'on attend sans doute encore, des «nouveaux horizons» avec le poids des grands hommes. Encore ne faudrait-il pas focaliser sur le champ médiéval.

Et pourquoi l'événement serait-il donc moins incompatible avec les canons de la nouvelle histoire que le rôle efficient des personnalités? En privilégiant le quantitatif et les analyses de psychologies collectives, le nouvel historien évite peut-être le risque de retoucher l'image communément attachée à une grande figure. L'opinion se retrouvera volontiers dans le rôle qu'elle prescrit aux grands destins, mais plus difficilement dans les phénomènes révélés par la longue durée ou les séries statistiques. L'implication de Louis XVI dans le fait révolutionnaire importe peut-être davantage à l'opinion que la vaccine ou le malthusianisme: le destin dramatique d'un monarque payant de sa vie le refus de prendre en compte l'évolution qui a conduit à notre propre bipolarisation politique, provoque des sentiments contrastés qu'il est sans doute plus rare d'éprouver pour l'éradication d'une ancienne pandémie ou un phénomène démographique dont le souvenir s'est éteint.

3. Biographie et nouvelle histoire: quelle réconciliation?

3.1. Quelques précédents

En 1980, au plus fort de la célébration des *Annales*, ce «point de référence obligé dans le monde entier», le *Magazine littéraire* passe en revue les succès des plus grands éditeurs, tous assurés de la ferveur indéfectible du public pour la biographie³⁸. La nouvelle histoire a donc bien dû s'accommoder sinon du genre biographique du moins de ses succès permanents. D'ailleurs, les nouveaux historiens directeurs de collections biographiques ou eux-mêmes auteurs de biographies ne manquent pas.

Faut-il rappeler que les Grecs, qui ont inventé le genre, distinguaient «déjà» la biographie de l'histoire? Du moins de la seule forme d'histoire qui comptait pour eux: l'histoire politique. Et bien que celle-ci ait aussi englobé la dimension anthropologique. En effet, raconter une vie exigeait selon eux des qualités d'érudition, mais faisait aussi appel au sens civique et à l'imagination, en particulier parce que le besoin de forger des exemples imposait de prendre quelque liberté avec la vérité. Avec *L'Apologie de Socrate*, au moins Platon ne laisse-t-il planer aucun doute sur la finalité du genre, bien qu'il se soit efforcé de distinguer le récit chronologique, révélateur de la formation du caractère, de la description ou de l'analyse de la

38 Antoine Griset: «Biographies et mémoires» in *Magazine littéraire* (septembre 1980), p. 32-41.

personnalité. Plutarque reprendra le modèle en s'efforçant d'édifier didactiquement ses compatriotes aux vertus de leurs glorieux ancêtres comparés aux grands Romains. Mais l'originalité de ces expériences sera effacée dans la mémoire historiographique par les enquêtes critiques de Thucydide: déjà, au temps des Anciens, «nouvelle» histoire et biographie moralisante cohabitaient ou alternaient³⁹...

Et aujourd'hui encore, le retour du traditionnel prend un goût de pure réaction dialectique. Ainsi, cette préface d'une récente Histoire de France-Hachette vulgarisée qui justifie la renaissance du traditionnel par un engouement supposé ou réel, c'est-à-dire, peut-être, alibi, du public pour la chronologie, l'événement, «voire des portraits d'hommes ou de femmes qui ont eu une action déterminante», public «dérouté par certains travaux trop purement thématiques». L'apport de la nouvelle histoire n'est apparemment pas nié, mais la périodisation qui apparaît en table des matières révèle ce retour au parti pris de l'histoire politico-événementielle: «la crise de la monarchie sous Louis XVI» ou «la France sous ses derniers rois», chapitres prétextés par une obscure *vox populi*⁴⁰.

3.2. Le retour de la biographie: une disgrâce pour les Annales?

On sent poindre le ressentiment à l'égard des objets ou des approches de la nouvelle histoire. C'est sans doute dans cette conjoncture qu'il faut placer l'ahurissement de Marc Ferro quand Braudel lui déclare à propos de son projet Pétain: «Tu nous fais un bon récit, parce que tu vois, un Pétain, il faut qu'on puisse ensuite tout comprendre.» Le père de la longue durée, le pourfendeur de l'histoire événementielle cherchant à comprendre à partir d'un récit! On ne saurait évidemment croire qu'il ait voulu suggérer que la réduction de Pétain au narratif-événementiel permette d'estomper les analyses démystifiantes, mais bien plutôt qu'en se passant du récit, on se priverait en effet d'une sorte de transposition didactique. Par ailleurs, qui fait le récit du siège de Toulon, dans la plus pure tradition de l'histoire-bataille? Un de ceux qui ont contribué le plus à en discréditer le genre, c'est encore Braudel, dans *L'identité de la France*⁴¹.

Surviennent les coups de grâce à l'histoire des Annales, donc à l'histoire non événementielle, non biographique, dans la mesure où les deux sont liées: Todd rappelle que les principes méthodologiques de l'histoire des mentalités et des techniques quantitatives ont été posés dès les années

39 Arnoldo Momigliano: *La naissance de la biographie en Grèce ancienne*, Strasbourg, Circé, 1991, 172 p. (traduit de l'anglais par Estelle Oudot).

40 Daniel Rivière: *HHistoire de la France*, Paris, Hachette, 1986, p. 350.

41 Deux anecdotes rapportées par Hervé Coutau-Bégarie in *Le phénomène nouvelle histoire*, p. XIII.

1880–1890 déjà; Besançon s'en prend au sociologisme du célèbre sous-titre *Economie, Sociétés, Civilisations* de la revue (la formule sera remplacée en 1994), système où les événements sont bétonnés dans un schéma qui doit leur servir de justification; Furet de son côté ne voit pas – ou plus? – d'opposition «aussi nette» entre la bonne vieille histoire narrative et l'histoire qui s'appelle elle-même nouvelle. Et les grands «nouveaux nouveaux» historiens se lancent dans leur *Histoire de France* (Duby, Le Roy-Ladurie, Furet, Agulhon) ou expriment leur admiration pour Louis XVI (Le Roy-Ladurie, ancien militant P.C.F., à Apostrophe)⁴². C'est la réhabilitation du grand homme, des palmarès royaux, de l'événement, on vient d'évoquer, à ce propos, le revirement de «Bouvines», et on pourrait penser aussi à Guillaume le Maréchal, dans lequel Duby reconstitue «dans l'un de ses plus beaux récits», autour d'un héros de chevalerie, une «société d'hommes rudes et généreux»⁴³. C'en est fini de *Montaillou*, et tandis que le public réclame des histoires de France qui «sortent par rafales», remarque Coutau-Bégarie, on se met à couronner les biographes de Louis XIV ou de Laval.

3.3. La problématique Levi

Dans «Les usages de la biographie»⁴⁴, Levi place le renouveau du genre biographique à la croisée méthodologique de l'induction et de la déduction: la biographie doit-elle servir à vérifier les hypothèses en vue de valider les lois historiques, ou faut-il au contraire y recourir pour faire triompher la valeur de l'expérience individuelle sur la norme⁴⁵?

Mais plutôt que de s'interposer, Levi s'interroge sur la crise des paradigmes qu'accompagne le renouveau de la biographie et passe en revue les grands problèmes déjà posés par le genre: «l'illusion biographique», soulignée par Pierre Bourdieu, et consistant à simplifier en tirant le portrait d'acteurs stéréotypés, en décalage avec leur environnement peut-être, mais incarnés positivement dans leur dimension publique; le fonctionnalisme pédagogique dans lequel Diderot voyait une simple édification aux valeurs des grands hommes qui font l'histoire; l'impossible autobiographie, difficulté contournée par le miroir dédoublant de Jean-Jacques dia-

42 Hervé Coutau-Bégarie in *Le phénomène nouvelle histoire*, p. X–XII.

43 Gorges Duby: *Guillaume le Maréchal ou Le meilleur chevalier du monde*, Paris, Fayard «Folio Histoire», 1984, textes des pages de garde et de couverture.

44 Giovanni Levi: «Les usages de la biographie» in *Annales ESC* 44/6 (1989), p. 1325–1336.

45 Emmanuel Le Roy-Ladurie: *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*, Gallimard, 1975; 1982 pour l'édition revue et corrigée. Sur les polémiques qui ont surgi – plutôt en dehors des cercles parisiens de la nouvelle histoire – à propos d'un des plus grands succès d'édition des *Annales*: Pierre Assouline, «Ont-ils vraiment lu "Montaillou"?» in *L'Histoire*, 15 septembre 1979, p. 94–95; Hervé Coutau-Bégarie: *Le phénomène nouvelle histoire*, p. 312–316.

loguant avec Rousseau; la dichotomie explication mécaniste / introspection par l'inconscient. Levi présente alors les «nouvelles voies» susceptibles de dépasser les limites de la biographie traditionnelle, linéaire et factuelle.

- *La biographie modale*, permettant d'intégrer les exclus par principe du genre biographie, les héros anonymes de la nouvelle histoire, dans une manière de prosopographie, un peu à la façon des sculpteurs grecs d'après Praxitèle qui parvenaient à capter dans une seule œuvre les traits de la psychologie d'un groupe, d'un type humain.
- *La biographie contextuelle*, facilitant au contraire l'explication des conduites individuelles à la lumière des pratiques culturelles environnementales, le contexte pouvant même servir à combler les lacunes de l'heuristique en reconstruisant le milieu ou en ravivant les destins parallèles.
- *La biographie dans les cas limites*, signalée par Michel Vovelle ou par Carlo Ginzburg, dans le contexte du retour dialectique au qualitatif, comme un complément aux approches sérielles ou un substitut à la documentation lacunaire.
- *La biographie comme herméneutique*, voie prometteuse mais courant le risque de réduire le processus de connaissance à un simple mécanisme de description, relativisant toute la question du décalage historique entre l'historien et son objet individuel ou culturel.

Il faut donc discuter ces solutions, fussent-elles partielles, quitte à s'éloigner de la tradition des Annales, souligne Levi, ce qui pose bien la question de la compatibilité du genre biographique avec l'école française phare de la nouvelle histoire.

3.4. Déterminisme et libre arbitre dans *Le Village des cannibales*

Et parmi les problèmes de compatibilité incontournables soulevés par Levi, on peut relever celui de la relation cruciale entre déterminisme et liberté. Or parmi les ouvrages récents où s'affrontent justement forces sociales et destins individuels, il y a ce brillant essai d'Alain Corbin: *Le Village des cannibales*⁴⁶. Il peut fournir une occasion de vérifier si «le caractère intersticiel de la liberté dont disposent les agents» constitue vraiment «le lieu idéal» de la biographie, ou plus exactement ici, de l'analyse micro-historique sur fond narratif.

Rappel des faits. Sur le foirail d'un petit village du Périgord, le 16 août

46 Alain Corbin: *Le village des cannibales*, Paris, Aubier, 1990, 204 p.

1870, des paysans immolent par le feu, en public, un jeune noble après un supplice de deux heures. Peut-être est-il même encore à moitié vif au moment du brasier! En toute logique, si l'on peut dire, il avait été assimilé à un ennemi de l'ordre en vertu d'une véritable «équation victimaire»: Alain de Monéys (c'est son nom) = un noble + un républicain = un «Prussien». En effet, puisque les légitimistes sont contre l'Empire, comme les républicains... donc les Prussiens qui attaquent l'Empire sont des légitimistes qui crient «Vive la République!» Les bourreaux s'attendent à une récompense. L'Etat, pour exorciser la peur qu'éprouve alors la classe dominante face à l'horrible boucherie perpétrée par ces «cannibales» qui ont «rôti un Prussien comme un cochon», en fait guillotiner quatre et en condamne quinze autres à la prison ou au bagne: les condamnés passent pour des martyrs.

Après 120 années, pourquoi sommes-nous toujours aussi horrifiés à la relecture des détails du procès-verbal de cette inhumaine affaire? C'est sans doute parce que si nos sentiments à l'égard de la torture et de la justice ont changé, nous devons bien admettre comme le suggère Pierre Enckell dans une recension du *Village*⁴⁷ que ce type d'exaction et sa cruelle répression peuvent resurgir. Ils nous menacent toujours, à la façon de l'hydre de Lerne. Ainsi, après l'Europe de la Seconde Guerre mondiale, l'actuelle ex-Yougoslavie pour ne prendre que des situations proches. Et c'est bien ce décalage anthropologique qui constitue le véritable fait historique du *Village des cannibales*. Or pour nous confronter à cela, après 19 ans de suffrage universel donc, l'irruption d'une forme de cruauté si intolérable qu'on voudrait l'effacer de l'histoire, Corbin procède notamment par mise en évidence de citations isolées repérant le singulier révélateur. Il fait parler les acteurs du drame: il s'agit bien de la biographie – Foucault dirait de la «généalogie» – d'un massacre-supplice! Et cela, quelle mesure statistique saurait-elle le reconstituer? Si le sériel peut révéler le majoritaire, le narratif peut indiquer le décisif: une revanche du qualitatif sur le quantitatif!

Mais peut-on parler de revanche de la stratégie sur les structures, bien que là, sans doute, ne soit pas la problématique du *Village*? La conclusion de Corbin laisse en effet sur une interrogation. Comment croire que ces paysans périgourds eussent vraiment éprouvé le besoin de supplicier un jeune noble pour exprimer leur attachement à l'Empereur ou exorciser une peur de l'invasion? C'est-à-dire, ces «héros» d'un morceau d'histoire du Second Empire finissant, et tout à la fois ces bourreaux localisés, mis en scène, étudiés dans une étourdissante systémique, conservent-ils une

47 Pierre Enckell: «Alain Corbin: Massacre en Périgord» in *L'Événement du jeudi*, 29. 3.–4. 4. 1990, p. 94–95.

marge de libre arbitre ou restent-ils prisonniers des structures mentales reconstituées par l'historien comme le produit d'une époque? Le bonapartisme – même en danger –, la simplicité des représentations politiques ou de classe, l'angoisse de l'invasion – à plus de 600 km de Sedan –, ne provoquent pas seuls, si spontanément, la cruauté sauvage: si de telles circonstances – mais doit-on même les qualifier d'atténuantes? – peuvent ramollir le libre arbitre, elles peuvent tout aussi bien servir d'alibi à l'assouvissement des plus bas instincts chez un nombre suffisant de tortionnaires potentiels, de sorte que, l'effet de masse aidant, on puisse croire à l'impunité dès le moment où il n'est plus possible de reculer sans se déjuger. Que quelques-uns aient tenté de s'opposer à la vindicte sanguinaire prouve bien que l'horreur, à Hauteffaye, n'était pas déterminée: on eût pu l'éviter, sans doute, si les résistants s'étaient retrouvés moins velleitaires et en nombre suffisant.

Comme se le demandait à propos de la Terreur Maurice Agulhon, dans sa leçon inaugurale au Collège de France, «le massacreur sanguinaire (...) était-il l'homme de son idéologie, ou l'homme de son époque? (...) En d'autres termes, la barbarie ressortit-elle à l'histoire des idées ou à l'histoire des mentalités collectives? Aux deux (...), mais à la seconde surtout»⁴⁸. L'auteur de *La République au village* propose donc une «explication à deux étages» qu'il croit «d'application universelle»: ne permettrait-elle pas, justement, d'envisager une réconciliation des idéaux avec les nécessités? Chez Corbin, la personnalisation du discours historique, en particulier dans cette façon de solliciter directement l'événement vécu par les acteurs mêmes du drame, ne contribue pas forcément à établir les responsabilités qui sont reportées globalement sur l'environnement. Cette nouvelle histoire biographique, contre toute attente, reproduirait-elle les conditions que la nouvelle histoire avait elle-même dégagées de la dimension structurale?

Ou alors faut-il évoquer la permanence de traits séculaires? Si la conviction dans la culpabilité d'un noble assimilé à un ennemi et l'attachement à la personne de l'Empereur sont si grands, doit-on plutôt songer à une résurgence du vieux rituel d'expiation des régicides: l'écartèlement public par le bourreau, remplacé ici par des paysans qui écharpent, suivi de l'immolation par le feu? Une *damnatio memoriae* populaire! Et nous retrouverions les structures de la mentalité collective dont une des belles découvertes de la nouvelle histoire avait été de montrer qu'elles pouvaient ainsi perdurer quand bien même leur vraie nature s'était obscurcie.

48 Maurice Agulhon: «Conflits et contradictions dans la France contemporaine» in *Histoire vagabonde II. Idéologie et politique dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Gallimard, 1988, p. 290–291.

3.5. Retrouver l'idéal des pionniers sans récuser l'acquis

Le revenant a donc changé de fonction. Déjà la nouvelle histoire ne prenait plus en compte l'événementiel-biographique pour lui-même, mais bien pour tenter d'approcher le fonctionnement des sociétés à travers les représentations soit qu'elles se donnent d'elles-mêmes, soit qu'on peut tirer, subjectivement, des faits qui les concernent. «Les événements sont comme l'écume de l'histoire, des bulles (...) dont l'éclatement (...) a laissé des traces très durables (...). Ces traces seules lui confèrent existence. En dehors d'elles, l'événement n'est rien»⁴⁹, notait Duby dans l'introduction de *Bouvines* en scellant le primat de l'analyse structurelle sur la dimension stratégique. Pourtant, cette œuvre clé de la nouvelle histoire s'insère dans la grande collection des «trente journées qui ont fait la France» de Gallimard. A l'instar du politique, l'événement n'a jamais souffert d'un abandon total dans la mesure où il a gardé une fonction de référence indirecte, de «révélateur». Et ce qui est en cause désormais, c'est bien davantage le primat que la pertinence de l'approche préconisée, une approche souhaitée multiple et non exclusive.

La possibilité d'une «nouvelle nouvelle» histoire, par un événementiel renouvelé, ouvre plus que jamais la voie d'une histoire globale dégagée des scrupules qui faisaient des positivistes les Pygmalions de leur propre renaissance. Mais François Lebrun l'a souligné, «la résurgence du personnage et de l'événement, cette revanche de l'histoire traditionnelle entraîne l'effacement ou le discrédit d'une forme d'histoire qui a réussi à arracher à l'oubli les vrais acteurs du passé»⁵⁰. Puisque revanche il faut, au moins devrait-elle se montrer magnanime en cherchant à éviter tout effacement et tout discrédit. D'ailleurs, ne passe-t-elle pas déjà pour moins complète et moins amère dans la mesure où les problématiques lancées autour de la vie privée, autour des «lieux de mémoire» – qui sont peut-être au groupe ce que l'autobiographie est à l'individu⁵¹ – ou des formes de représentations symboliques par exemple, contribuent à revitaliser la nouvelle histoire plutôt qu'à la réprouver? La «crise générale des sciences sociales» dont l'éditorial des *Annales* du printemps 1988 marquait une prise de conscience par l'histoire savante, pousse en effet les praticiens à un «retour massif»⁵² sur les territoires des pères fondateurs, par dessus les paradigmes du marxisme, du structuralisme et de la quantification qui furent, pour un temps, dominants. Mais les *Annales* avertissent clairement que ce ne sont

49 Georges Duby: *Le dimanche de Bouvines*, p. 8.

50 François Lebrun: «Louis XIV et vingt millions de Français» in *L'Histoire* 97 (1987), p. 87.

51 André Burguière au Colloque de Fribourg consacré aux «Lieux de mémoire» (octobre 1994). Voir *Annales fribourgeoises* LXI/1994–1995 (sous presse).

52 Voir Roger Chartier: «Le monde comme représentation» in *Annales ESC* 44/6 (1989), p. 1506.

pas les «solutions paresseuses», tels les «remplois des vieux motifs» – le narratif, l'événement, le politique, la biographie –, qui suffiront à remettre de l'ordre dans la maison⁵³!

Quoi qu'il en soit, l'ambition légitime de pratiquer une histoire totale ramène naturellement à la biographie, à la prosopographie ou aux «histoires de vie». Les personnalités autant que les anonymes ont leur place si l'histoire prétend se nourrir de tout ce qui permet d'expliquer les sociétés et l'homme. Une histoire biographique qui cesse d'être culte du héros, commémoration stérile ou imagerie respectueuse. C'est en fait retrouver l'idéal des pionniers en veillant, selon François Dosse, à repousser les «fausses alternatives entre récit événementiel insignifiant et négation de l'événement, entre une histoire socio-économique qui s'opposerait à une histoire politique, entre une histoire des masses et une histoire des individus»⁵⁴. Dans ces conditions, le vieux couple «nouvelle histoire-biographie» peut célébrer des retrouvailles qui participent de la dernière – mais sans doute pas de l'ultime – péripétie d'une union libre aux amours tumultueuses.

53 «Histoire et sciences sociales. Un tournant critique?» (préface du Comité des *Annales*) in *Annales ESC* 43/2 (1988), p. 292.

54 François Dosse: *Les «Annales» ne sont plus ce qu'elles étaient*, p. 73.